

Analyses d'ouvrages

Richard BOUSIGES - *L'hôpital vu par les écrivains*, Le Huchet d'or éditions, 2015.

Si la description de maladies, ou bien les représentations de médecins, ou de soignants, se retrouvent régulièrement dans les écrits des écrivains et dans diverses anthologies... l'angle d'approche choisi par Richard Bousiges est plus original : comment l'hôpital est décrit par ceux, écrivains "patentés" ou "occasionnels", dont certains ont été amenés à y séjourner. Le sujet n'a pas été choisi par hasard : Richard Bousiges, amateur d'histoire et lecteur passionné, et qui est membre de notre Société, a en effet la particularité d'avoir exercé la fonction de Directeur dans trois hôpitaux publics du centre de la France : Poitiers, Orléans et Blois. La question de l'image de l'hôpital renvoyée par ceux qui l'observent (et non par ceux qui y travaillent...) avait de quoi l'instruire... avant de nous instruire ! Fruit d'une collecte longue et minutieuse chez les auteurs des deux derniers siècles, les extraits présentés dans ce recueil sont classés de manière didactique, en fournissant une vision réaliste du vécu des usagers de l'hôpital à partir du XIX^{ème} siècle où, selon Richard Bousiges, "l'hôpital a fait véritablement son entrée en littérature". L'ouvrage s'organise en trois axes regroupant les citations des différentes époques par thèmes particuliers, en faisant surgir par endroit des correspondances parfois cocasses : le premier axe est celui des lieux (la chambre, le lit, etc.) ; le second, celui du temps (l'attente, le repos, le temps de la lecture...) ; le troisième enfin, intitulé "l'action", aborde la description des acteurs du soin vus par les usagers.

Au XIX^{ème} siècle, par exemple, l'hôpital n'avait pas bonne presse et Gervaise, dans *l'Assommoir* de Zola, se désole d'y voir entrer son mari : "Quand le brancard arriva enfin, et qu'on parla de partir pour l'hôpital, elle se releva, en disant violemment : - Non, non, pas l'hôpital".

Verlaine, par contre, se montre plutôt reconnaissant à l'hôpital de lui offrir du repos :
"Et ce n'est pas que je m'ennuie,
Au moins dans l'asile où je suis,
Pas de soleil, mais pas de pluie,
J'y vis au frais, au chaud, et puis,
Des visiteurs assidûment
Y charment mon isolement".

Eugène Sue décrit pour sa part, en 1842, dans les *Mystères de Paris*, la traversée d'une salle commune : "L'atmosphère est si nauséabonde, si lourde, que les nouveaux malades ne s'y acclimatent souvent pas sans danger ; ce surcroît de souffrance est une sorte de prime que tout nouvel arrivant paye inévitablement au sinistre séjour de l'hospice... L'air de cette salle immense est épais, fétide. Çà et là le silence de nuit est interrompu tantôt par des gémissements plaintifs, tantôt par de profonds soupirs arrachés par l'insomnie fébrile".

Voici un autre extrait, plus récent, pioché au hasard dans le livre de Richard Bousiges, où Nicole de Buron décrit de manière sarcastique la visite des internes en médecine dans

sa chambre d'hôpital : "Deux internes entrent, se dirigent vers vous, sans vous dire bonjour ni se présenter (comme d'habitude), lisent la pancarte accrochée au lit où sont inscrits les renseignements vous concernant... vous tournent le dos et se mettent à chuchoter une discussion à votre sujet. Ça vous énerve ! Ça vous énerve ! Mais c'est comme ça dans les hôpitaux : nul ne vous dit bonjour ni ne vous donne un tout petit bout d'explication sur votre état, que le Professeur. S'il passe par là..." (*Docteur, puis-je vous voir... avant six mois ?*, 2007)

Il serait évidemment trop long de vouloir synthétiser ce livre particulièrement riche en citations et en situations... On y retrouve des extraits d'ouvrages aussi variés que *Les Morticoles* de Léon Daudet, *Les Misérables* de Victor Hugo, la *Comédie humaine* de Balzac, mais aussi des textes plus modernes comme *Survivre* de Jean-François Deniau, *Le syndrome du bocal* de Claude Pinault, etc. Ce petit livre sans prétention et au prix modique de 10 euros mérite d'être lu par tous ceux qui voudraient découvrir une approche originale de l'hôpital à travers le regard des usagers de différentes époques... A lire sans modération, même en dehors des périodes de visites de certification de l'HAS !

Philippe Albou

Inventer le don de sperme ; entretiens avec Georges David, fondateur des Cecos, par Fabrice CAHEN et Jérôme VAN WIJLAND, éditions matériologiques, Paris, 2016.

Longtemps, l'énigme de la transmission de la vie tarauda nos ancêtres, des Cro Magnons gravant des multitudes de vulves aux sociétés de lignage matrilineaire ou avunculaire (Celts, Touaregs, Zapotèques mexicains et Moso chinois). Au XVII^{ème} siècle, l'invention du microscope par le drapier de Delft permit la découverte des spermatozoïdes et du follicule contenant l'ovule, mais un long délai allait s'écouler avant qu'on puisse comprendre le processus de la fécondation et du développement embryon-fœtal.

Dans les années 1970, pour répondre à la demande de procréation des femmes dont le conjoint s'avérait stérile par azoospermie ou oligospermie, quelques gynécologues américains et français recouraient à l'insémination dans leur cabinet privé et sans le moindre état d'âme, grâce au don de sperme frais et rémunéré, tandis que certains états des États-Unis manifestement eugénistes depuis le début du siècle (ayant pratiqué la stérilisation des personnes handicapées) créaient des banques de sperme de prix Nobel rappelant les haras humains des nazis. La Californie continue d'être un grand marché procréatif. Dans le même temps, le biologiste Georges David, tôt orienté dans l'étude de la fertilité et de sa pathologie, avait acquis la connaissance des divers états du spermatozoïde lors des spermogrammes devenus nécessaires dans l'exploration des stérilités conjugales involontaires, qui s'avéraient d'origine masculine dans au moins 40% des cas. Il pensa alors, comme le faisaient les vétérinaires, à congeler sous azote liquide les paillettes de sperme provenant de donneurs anonymes, mais suffisamment contrôlés pour assurer la sécurité du don en vue de l'IAD, l'insémination artificielle par donneur anonyme. Ce fut, en 1973, le premier centre à l'hôpital de Bicêtre, dont l'expérience s'étendit rapidement aux régions françaises amenant la création en 1982 de la Fédération française des Cecos, centres d'étude et de conservation des œufs et du sperme humains. Le règlement intérieur de ces centres implantés en milieu hospitalier et régis par la loi sur les associations de 1901 était rigoureux : don de couples fertiles (un enfant au moins) à des couples infertiles par stérilité masculine ; âge du donneur ne dépassant pas 45 ans en raison des mutations géniques augmentant avec l'âge paternel ; limiter le nombre d'en-

fants du même donneur pour éviter le risque ultérieur de consanguinité ; bénévolat et gratuité du don, selon la législation française en cours pour le don de sang et anonymat pour protéger le donneur de tout recours à but lucratif du ou de la descendant(e) ; préserver le secret de l'identité des couples ; examens préalables des donneurs et receveuses (enquête génétique et cytogénétique, élimination de maladies infectieuses, en particulier le sida) ; pas de recherche du sosie du mari, mais souci de compatibilité phénotypique dans les groupes sanguins et dans l'apparence physique. Élaborer une chaîne d'anonymisation fut une singularité, à laquelle les hôpitaux n'étaient pas accoutumés. Des conseils scientifiques furent adjoints pour étudier les nombreux cas particuliers : ainsi, ai-je présidé celui du Cecos Aquitaine. Œuvre collective et interdisciplinaire, les Cecos furent intégrés en 1994 aux structures hospitalières, mettant fin au régime des associations 1901, mais ils sont restés des unités fonctionnelles au sein des services de Biologie de la Reproduction qui développèrent les procréations médicalement assistées (PMA) en continuant à coopérer dans les maternités avec les services de génétique impliqués dans le diagnostic prénatal et préimplantatoire. Le débat anthropologique et social concernant les PMA a pris une particulière acuité depuis la loi du mariage pour tous qui pose la question des PMA étendues aux couples homosexuels, dont les plus aisés s'adressent à l'étranger par l'intermédiaire d'Internet qui répand le marché procréatif. Il y a débat puisque cette situation risque de rompre l'anonymat du don au nom du droit à connaître ses origines. Et il ne s'agit pas de remédier à une pathologie, objectif traditionnel de la médecine curative, mais de répondre à des choix personnels, au nom de la liberté, de l'accomplissement de soi et de la médecine du bien-être auquel chacun prétend avoir droit.

Ce livre éclaire ce moment privilégié de l'histoire des sciences et des techniques biomédicales, où, l'acte sexuel étant dissocié de sa finalité procréatrice, se posent des questions pratiques, juridiques, psychologiques et éthiques face à ces nouveaux pouvoirs. On suit les étapes du parcours atypique et original du professeur Gorges David, qui sut saisir les opportunités. Ainsi le temps passé dans les années cinquante à la maternité saint-Antoine à faire des exsanguino-transfusions aux nouveau-nés exposés aux dangers de l'iso-immunisation foeto-maternelle, puis la période où il assista le chirurgien d'enfants Pierre Petit à saint-Vincent-de-Paul et dut adapter aux tout-petits les apports en calories et électrolytes (sujet de sa thèse en 1951), la réanimation néo-natale étant alors à ses débuts. Chez l'obstétricien Lacomme, la rencontre d'Henri Laborit, génial médecin du Val-de-Grâce, est un moment fort de ce livre mémoriel. Plus déterminant est le passage à la Faculté des Saints-Pères, où, disposant d'un laboratoire d'histologie-embryologie, Georges David commence à y explorer les couples stériles, à la faculté et non à l'hôpital. Et pendant les désordres de mai 68, il découvre et classe les anomalies des spermatozoïdes expliquant la stérilité d'origine masculine, alors si mal reconnue et source d'une profonde détresse. Cette période riche d'aventures offertes à un esprit compatissant et méthodique préparait ainsi dès son installation en 1969 au CHU de Bicêtre, lieu insolite car dépourvu de maternité, le projet de banque de sperme. L'autoconservation avant vasectomie, soit avant traitement contre le cancer ou une leucémie, ainsi que l'insémination étaient des actes médicaux devant être reconnus officiellement et non livrés à une douteuse clandestinité. On mesure la somme des efforts, le courage et la ténacité de Georges David pour lancer les Cecos, malgré les atermoiements de l'administration hospitalière jusqu'à la rencontre décisive en 1974 avec l'efficace ministre de la Santé Simone Veil, qui lui demanda, à juste titre, une évaluation statistique.

Là, par chance, arriva dans cette équipe Daniel Schwartz, le fondateur de l'épidémiologie médicale, qui établit les modèles d'évaluation. Georges David a aussi œuvré pour une approche holistique de la conception, rapprochant les mondes séparés des gynécologues et des andrologues pour aider le couple masculin-féminin dans son désir d'enfant ; il souhaitait voir une périconceptologie, comme il y a une périnatalogie.

Quel document remarquable, appartenant désormais à l'histoire de la médecine de notre temps, que ce vécu recueilli par les auteurs auprès de celui qui fut l'initiateur de ce premier système institutionnalisé à la française, ce qui veut dire opposé à la marchandisation, et dont les avis dans le domaine de l'éthique font encore de lui un des sages les plus écoutés de l'Académie nationale de médecine.

Jacques Battin

Vésale, médecin de Charles Quint, par **Thierry APPELBOOM**, **Coraline BALIGANT**, **Hélène BRUYÈRE**, Bruxelles, Collection Musée de la médecine et Éditions M.E.O., 2015, 118 pages, ill.

Le Musée de la médecine à Bruxelles a présenté en 2015 une belle exposition, *Vésalius, médecin de l'empereur Charles Quint*, consacrée à une figure emblématique de la Renaissance et à ses relations avec le monde curial, dont est issu le livre superbement illustré, bien documenté, paru sous le titre *Vésale, médecin de Charles Quint*. Après la publication du *De humani corporis fabrica* en 1543, André Vésale entra au service de l'empereur Charles Quint (1500-1558), qu'il suivit dans ses déplacements jusqu'à son abdication à Bruxelles au Palais du Coudenberg. Ce sont ces aspects d'une pratique médicale et clinique moins connue que celle de l'anatomiste de Padoue qui sont ici privilégiés. Les premiers chapitres situent le contexte médical professionnel et théorique à l'époque de Vésale. Les recherches récentes sur les états de la médecine antique, médiévale et arabe sont bien mentionnées, malgré quelques erreurs ponctuelles (l'arabe n'était pas une des langues enseignées au *Collegium trilingue* de Louvain). Les chapitres suivants dressent un panorama de la pharmacopée traditionnelle (réceptaires et antidotaire) et nouvelle, et présente quelques grands pharmacologues (Laguna, Servet, Dodoens surtout) avant d'aborder de manière détaillée divers cas médicaux auxquels Vésale s'est intéressé en tant que clinicien dans ses *consilia*. On retrouve encore Vésale comme médecin de guerre et médecin de cour, auprès de Charles Quint, goutteux, qu'il soigne à l'aide de gaïac et de racine de Chine, ou envoyé par Philippe II auprès du roi Henri II mortellement blessé (on peut regretter que sur ce dernier point des anecdotes sans fondement historique aient été préservées p. 67). Un dernier chapitre, écrit par Hélène Bruyère présente l'œuvre anatomique d'André Vésale, savante et séduisante, dont témoigne la postérité littéraire et artistique du médecin en Belgique (citations de Verhaeren et de Ghelderode). Le lecteur appréciera la qualité des illustrations et le soin de la mise en page d'un texte qui se veut didactique et d'une lecture agréable. De manière plus générale, il pose la question du rôle des cours princières et impériales dans la recherche et la diffusion des sciences au début des temps modernes. Si monter une exposition est aujourd'hui une entreprise difficile, tant par la recherche de subventions que par la mise en valeur des documents réunis, les organisateurs ont ici réussi leur pari et on peut leur souhaiter le succès dans les entreprises futures, d'autant qu'elles s'inscrivent dans un projet plus vaste, en partenariat avec la *Fondation Académie européenne de Yuste*, pour comprendre la figure historique du dernier empereur d'Europe et souligner les valeurs d'une culture européenne à la Renaissance.

Jacqueline Vons

Trois grands esprits de la Renaissance sur les routes d'Europe : Loyola, Sittow, Vésale, par **Michel HUGUIER**, Montceaux-lès-Meaux, Éditions Fiacre, 2016, 284 pages.

Le titre du livre est une invitation à découvrir le contenu : le voyage comme dénominateur commun entre trois personnalités aussi différentes qu'un jésuite, un peintre et un anatomiste de la Renaissance. À partir de cette constatation, l'auteur nous emmène dans un agréable périple intellectuel et nous fait partager ses découvertes en même temps que son plaisir d'écrire. Un avant-propos situe les personnages dans leur époque et explique les circonstances dans lesquelles l'auteur les a "rencontrés". Chacun d'eux fait l'objet d'une courte biographie, bien documentée. Le lecteur appréciera les pages consacrées à Michel Sittow (1468 ou 1469-1524 ou 1525), peintre estonien formé dans l'atelier de Memling à Bruges, méconnu aujourd'hui, dont M. Huguier retrace le parcours itinérant à travers les Pays-Bas, l'Espagne, la France, l'Angleterre et le Danemark. Il analyse plusieurs de ses tableaux, dont le très beau *Portrait d'homme* au Mauritshuis Museum de La Haye ainsi que plusieurs scènes religieuses, et rêve d'une exposition qui réunirait ces chefs d'œuvre dispersés aujourd'hui. On ne peut que partager cet espoir...

Si Ignace de Loyola (1491-1556) est resté dans l'histoire comme le fondateur de la Compagnie de Jésus, si la médecine s'est intéressée à son cas et à son autopsie réalisée par Realdo Colombo, M. Huguier choisit de présenter ici des pages tirées de *Récit* laissé par Loyola (*Récit. Écrit par le père Louis Gonçalvès aussitôt qu'il l'eut recueilli de la bouche même du père Ignace*. Traduction par A. Lauras, éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1988), en privilégiant les aspects matériels, les accidents, les rencontres... Récit emblématique de ce que pouvaient être les pérégrinations de tout voyageur pauvre au début du XVI^{ème} siècle.

Notre dernier voyageur est André Vésale (1514-1564), né à Bruxelles, étudiant en médecine à Louvain et à Paris, chargé de cours à Padoue, médecin au service de Charles-Quint qu'il accompagna dans ses déplacements à travers l'Europe ; après l'abdication de ce dernier, Vésale séjourna encore à Madrid auprès de Philippe II, fit, comme Loyola, un voyage à Jérusalem, mourut au retour et fut enterré sur l'île de Zante (Zakynthos). Plusieurs anecdotes et rencontres jalonnent cet itinéraire, bien documenté par une bibliographie récente citée en notes.

Le choix a été fait de présenter les biographies sous la forme de courts chapitres, accompagnés d'annexes qui précisent des points d'histoire contextuelle politique, économique. Si on peut regretter cette fragmentation du texte, on pressent bien en tout cas que les trois voyageurs présentés ici ne sont pas isolés dans le siècle et parmi d'autres figures qui traversent le livre, j'ai été sensible à la présence d'Érasme, le précepteur de l'Europe, l'ancêtre des programmes d'échanges interuniversitaires Erasmus, à qui l'auteur rend un hommage mérité.

Jacqueline Vons

Médecine et philosophie de la nature humaine, de l'âge classique aux Lumières. Anthologie, sous la direction de **Raphaële ANDRAULT**, **Stefanie BUCHENAU**, **Claire CRIGNON** et **Anne-Lise REY**, Paris, Classiques Garnier (coll. Philosophie), 2014, 500 pages.

Ce livre riche et dense est le résultat du travail mené de 2009 à 2013 par une vingtaine de chercheurs dans le cadre du projet Philomed (A.N.R. jeunes chercheurs) mené en partenariat avec la BIU Santé (Stéphanie Charreaux et Estelle Lambert) et qui a donné lieu à une très belle série d'ouvrages numérisés dans la collection Medic@, sous la

rubrique *L'anthropologie médicale, de l'Âge classique aux Lumières*. L'objet des recherches était la refonte de l'homme, thème ambitieux analysé sur le plan diachronique d'un double point de vue, philosophique et médical, et confrontant les concepts, les méthodes et les pratiques. Dans le vaste panorama des ouvrages recensés, il semblait difficile à première vue d'extraire une synthèse, voire un état des lieux des différentes disciplines scientifiques convoquées dans cette tentative de recherche de la genèse de l'anthropologie, discipline nouvelle élaborée au cours des XVII^e et XVIII^e siècles par des médecins, des philosophes, des savants naturalistes. Un des mérites de cette recherche est d'avoir montré la diversité des polémiques et des controverses philosophiques et médicales concernant la conception de l'homme parmi les autres vivants. Si l'on trouve des positions doctrinales figées dans le respect de l'héritage antique, qui récusent les découvertes anatomiques et physiologiques, on ne saurait nier que ces dernières amènent un changement profond dans la pensée et dans les méthodes d'analyse des médecins et des philosophes. L'opposition traditionnellement établie entre vitalisme et mécanisme est ici battue en brèche par la mise en valeur d'une notion émergente, celle d'organisme, "c'est-à-dire des processus de vie dépendant de l'arrangement hautement intégré et des propriétés dynamiques des vivants" (F. Duchesneau, p. 13).

Le livre comprend sept grands chapitres construits sur un modèle identique : un court essai (définitions, mises au point, historique de la question) ou une brève présentation du contenu, qu'illustrent des extraits d'auteurs médecins et philosophes. Ces textes, environ une cinquantaine, sont donnés en français, soit dans des traductions anciennes (éventuellement corrigées) s'ils ont été écrits en latin, en anglais ou en allemand, soit dans des traductions modernes ; ils sont accompagnés de notes critiques. Ils sont suffisamment longs pour être éclairants. Ainsi, le premier chapitre est logiquement consacré à une tentative de définition de l'anthropologie, discipline qui se veut intermédiaire entre la philosophie et la médecine. Les auteurs rappellent que la première attestation du terme en latin figure dans le titre d'un ouvrage de Magnus Hundt, *Anthropologium, de hominis dignitate, natura et proprietatibus* publié en 1501 ; ils montrent l'évolution du terme, de ses variantes lexicales (trop peu observées cependant) et de leurs significations, avec l'*Anthropographia*, ouvrage de Jean Riolan fils (1626) jusqu'à l'article *anthroposophia* dans la *Cyclopædia* d'Ephraïm Chambers, où se séparent l'anthropologie médicale, essentiellement anatomique, et l'anthropologie philosophique qui envisage l'homme entier, corps et âme (ou esprit). Les textes sont cités dans l'ordre chronologique, et pour ce premier chapitre, sont essentiellement constitués d'extraits de préfaces, définissant les intentions et les méthodes utilisées. On y lira avec intérêt des extraits de du Laurens, Bacon, Donne, Riolan fils, Th. Bartholin, Bulwer, Ernst Platner, Kant, Cabanis. Le deuxième chapitre aborde la différence entre l'homme et l'animal d'un point de vue anthropologique par le biais de l'anatomie comparée. Deux conceptions s'opposent : pour l'anthropologie philosophique, il s'agit d'étudier "les facultés proprement humaines et rationnelles indépendantes de l'organisation matérielle du corps" (p. 93), alors que l'anthropologie anatomique fait dépendre les fonctions des structures (notons ici qu'avant Sténon, Vésale avait déjà pressenti cette notion dans le livre VII de la *Fabrica*).

Les titres des deux chapitres suivants reflètent des polémiques médicales plus connues : "Les modèles du corps : mécanisme, chimie, humorisme" (chapitre III) et "La fabrique de l'homme : circulation, génération, irritation" (chapitre IV). Le lien avec la philosophie est bien montré, par exemple dans le refus des théories d'Harvey par Riolan au nom des doctrines galéniques privilégiant le rôle du foie dans la fabrique du sang,

contre la pensée aristotélicienne, ou encore dans les thèses opposées de Glisson et de Haller concernant l'irritabilité dans le système nerveux. "L'union de l'âme et du corps" (chapitre V) est envisagée dans ses aspects métaphysiques et physiques à travers des textes de Descartes, Le Roy (Regius), Gassendi, Haller, La Mettrie et Kant, alors que l'étude des signes physiologiques caractérise principalement le chapitre consacré à "Vies et morts", de Winslow à Bichat et Barthez. Un dernier chapitre illustre la diversité de l'homme, avec des auteurs aussi divers que Huarte, Malebranche, Boerhaave, Cureau de la Chambre, Linné et Buffon.

L'ouvrage, de grande qualité rédactionnelle, comprend également un petit cahier d'illustrations, des notices biographiques des auteurs mentionnés, une bibliographie séparant les textes sources et les commentaires modernes, un index des noms, le tout dans une mise en page aérée et claire. On peut savoir gré aux auteurs d'avoir réuni dans cette anthologie des textes souvent difficiles d'accès, et de donner au lecteur les outils qui permettent de mieux comprendre l'importance de la médecine dans la fabrique de la science aux temps modernes.

Jacqueline Vons

The fate of Anatomical Collections, **Rina KNOEFF & Robert ZWIJNENBERG**, Ashgate Farnham 2015, 306 p.

Alors que les collections patrimoniales des facultés et des musées de médecine en France sont trop souvent laissées à l'abandon, mal conservées, voir menacées de fermeture, pour des motifs politiques et économiques ⁽¹⁾, ou parce qu'elles sont jugées inutiles étant donné les progrès de l'imagerie médicale, les études ici réunies par Rita Knoeff et Robert Zwijnenberg montrent au contraire l'intérêt majeur des collections anatomiques et anatomo-pathologiques réunies les siècles précédents dans les facultés de médecine. Qu'il s'agisse de spécimens, de modèles anatomiques naturels ou artificiels, de préparations, de photographies, tout ce matériel fait partie de l'histoire de la médecine occidentale, de l'histoire aussi des universités, des institutions et des personnalités qui ont contribué à leur création et à leur développement.

Le livre auquel ont participé dix-huit auteurs comporte cinq grandes sections de textes illustrés ; il montre comment de telles collections ont été constituées, comment elles ont évolué et changé de statut au fil des siècles. Quelques exemples suffiront ici. Ainsi Andrew Cunningham explique le "réemploi" du musée de John Hunter (1728-1793) par Richard Owen (1804-1892), constituant en fait le sauvetage de la collection patrimoniale en la faisant accepter par le Collège Royal de chirurgie d'Angleterre (The Royal College of Surgeons of England) .

Un chapitre très riche est consacré à la grande école anatomique de Leyde (Leiden) aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Outre le théâtre, lieu incontournable d'une visite touristique, les collections prestigieuses réunies par Albinus, les préparations de De Graaf, servaient à la fois à l'enseignement de la médecine et attiraient un public nombreux, spécialisé, médecins et artistes, mais aussi curieux. Pour Tim Huisman, cette bipolarité de public explique peut-être le caractère disparate de la collection et sa dispersion le siècle suivant. À cela s'ajoute le fait que les étudiants en médecine étant amenés à refaire des préparations de pièces anatomiques dans leur formation, celles effectuées auparavant ne pouvaient avoir valeur de modèles, telle est la thèse défendue par Hieke Huistra qui se fonde sur les collections de Leyde, de Vienne et de Barcelone (musée Roca) au cours du XIX^{ème} siècle. Au contraire, les spécimens en papier-mâché du docteur Auzoux ont pu servir de modèles anatomiques pour les médecins praticiens en-

dehors du contexte universitaire, selon Anna Maerker. La destinée des collections réunies par Hyrtl (1810-1894) à Vienne et par Roca (1860-1945) à Barcelone fait l'objet de chapitres distincts (respectivement par Tatjana Buklijas, Alfons Zarzoso et José Pardo-Tomás) qui ouvrent la voie à l'exhibition anatomique, à l'extrapolation ethnologique (Marieke Hendriksen), aux réflexions anthropologiques et éthiques de notre temps (Fenneke Sysling).

La question de l'entrée des collections dans des inventaires et catalogues est abordée par Tricia Close-Koenig à travers l'exemple des collections d'anatomo-pathologie de la faculté de médecine de Strasbourg, officiellement désignées comme collection muséale en 1819 par Georges Cuvier⁽²⁾ : l'auteur dresse l'historique des observations faites, des méthodes de classement des différentes pathologies au cours des inventaires manuscrits et imprimés (en français et en allemand) successifs, comme autant d'étapes dans la constitution d'un savoir anatomique "sur papier".

La dernière section est consacrée aux techniques modernes pour conserver les collections anatomiques dans les musées et mettre en valeur ces dépouilles humaines en lien avec l'histoire de la médecine et les recherches actuelles sur le corps. C'est une section très riche, au confluent d'interrogations et de réflexions qui parcourent la pensée contemporaine. Pour Samuel Alberti, il s'agit de préserver un patrimoine légué à l'humanité par les savants qui nous ont précédés et de rendre hommage à leur œuvre, à travers l'exemple du Royal College of Surgeons of England à Londres. Flavie Häner rapporte le cas du crâne 1-1-2/27 conservé au musée d'anatomie de Bâle. Ce crâne portait diverses inscriptions témoignant de son ancienneté et de son entrée dans les collections. Elles furent grattées lors d'une restauration faite dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. Le crâne est devenu un pur objet d'études possibles sur les *ossa suturalia* : restauration scientifique ou destruction d'un témoignage historique ? La dernière contribution, de Karin Tybjerg, montre l'évidence de la valeur des collections morphologiques et anatomo-pathologiques pour les diagnostics et pronostics dans la clinique contemporaine. Ainsi les collections anatomiques permettent d'établir le lien indissociable entre recherche et pratique médicales, et méritent d'être préservées et valorisées.

Pourtant, les débats actuels autour des collections anatomiques montrent que leur audience dépasse largement le monde médical. Mais est-ce nouveau ? La fascination, voire le culte des reliques humaines a bien existé dans le passé (du doigt de Galilée au cabinet de curiosités de Pierre le Grand). Ce qui est nouveau serait alors la part affective dans le regard que nos contemporains portent non plus sur des spécimens mais en extrapolant aux individus auxquels ces restes ou reliques auraient appartenu (Rina Knoeff). Le livre se termine par la Déclaration de Leyde.

Le rôle des dessinateurs, des illustrateurs de livres médicaux et des artistes n'a pas été occulté dans ces débats. Lisa Temple-Cox qui a dessiné la très belle jaquette du livre explique sa démarche artistique et sa conception du dessin anatomique dans son parcours individuel.

Jacqueline Vons

(1) Jean Deleuze, "Le lent abandon des musées parisiens d'histoire de la médecine", *La Revue du praticien*, 66, mars 2016, p. 342-346 ; Valentina Lari et Laurence Talairach-Vielmas, *Liminality*, film présenté à Zante (Zakynthos), *Vesalius Continuum*, 6 septembre 2014. Consacré au Musée d'anatomie de la Faculté de médecine de l'Université de Toulouse (projet science-art). La plupart des auteurs du livre étaient présents au colloque *Vesalius Continuum*, où l'interaction entre médecine et art fut un thème majeur de ces journées.

(2) Jean-Marie Le Minor, *Les sciences morphologiques médicales à Strasbourg du XV^{ème} au XX^{ème} siècle*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2002.

Valérie GITTON-RIPOLL coord., *La trousse du vétérinaire dans l'Antiquité et au Moyen Âge. Instruments et pratiques*, Presses Universitaires du Midi, Toulouse, Pallas, 101, 2016, 365 p. ill.

Il est bien rare que nous puissions rendre compte à nos membres d'un livre consacré à l'art vétérinaire, alors d'un livre sur l'art vétérinaire antique, c'est tout à fait exceptionnel ! Notre ami Christophe Degueurce (École d'Alfort) a participé au colloque-source (qui a eu lieu du 10 au 12 juin 2014 à Lyon, à l'Université et au Musée gallo-romain) ainsi que deux de nos membres, Marie-Hélène Marganne et Antonio Ricciardetto. Ce qui donne un volume passionnant, malgré un mélange de langues qui n'en facilite pas la lecture. Les actes ne correspondent pas exactement au programme annoncé ; ils se présentent en trois parties, après l'introduction de Valérie Gitton-Rippoll, où elle précise que les traités antiques d'art vétérinaire s'occupaient des chevaux et des mules, les autres animaux relevant des traités d'agronomie ou de chasse. Et qu'il faut pour s'y retrouver lire les textes bien sûr, mais aussi regarder leur iconographie et ne pas oublier les apports de l'archéologie.

D'abord les instruments, avec un "Panorama des instruments vétérinaires jusqu'aux XVIIIème et XIXème siècles", par Christophe DEGUEURCE : l'apparition d'une médecine humaine savante mit du temps à avoir une influence sur la vétérinaire, surtout dans les campagnes Puis les chameaux d'Antonio RICCIARDETTO, "Le marquage et les soins vétérinaires appliqués aux camélidés d'après la documentation papyrologique grecque et latine d'Égypte et du Proche-Orient" : grâce à 35 actes de vente de camélidés, on constate en particulier le soin apporté au marquage des bêtes. Enfin, bien sûr, les chevaux, ceux de Gaule, avec Jean-Paul GUILLAUMET, "Soigner les animaux à l'époque gauloise (Vème-Ier av. notre ère), et leur faire porter des fers. Et ceux du monde romain : une enquête d'"Archéologie expérimentale : l'usage vétérinaire des hipposandales romaines", par Hélène et Christophe BÉNARD : l'hipposandale comme outil de pansement correspond à un usage détourné de sa fonction d'aide au franchissement de terrains difficiles, et les auteurs en ont fait l'expérimentation sur un cheval. Valérie GITTON-RIPOLL, "Entre archéologie et littérature : le boutoir et le *forfex*", celui-ci (= nos morailles, des tenailles permettant de pincer les naseaux d'un cheval difficile à maintenir) apparaît linguistiquement dans l'une des fameuses lettres de *Vindolanda* et a son meilleur représentant archéologique au British Museum. Isabelle BOEHM n'oublie pas "Ce qui n'est pas dans la trousse : à propos d'objets utilisés comme instruments en médecine vétérinaire et de leur dénomination dans les textes hippiatiques grecs", objets de substitution qui renseignent sur les gestes, la pratique et même le personnel soignant. Le fidèle Vincenzo ORTOLEVA, qui avait organisé à Catane en octobre 2007 le colloque *La veterinaria antica testi greci, latini, arabi e romanzi*, et en avait publié les actes à Liugano en 2009, s'attaque cette fois aux "termes *rota*, *strophus*, *mac(h)ina* et la réduction de la luxation de l'épaule du cheval", à partir de *Mulomedicina Chironis* 583 jusqu'à certaines techniques encore existante, en passant par l'iconographie des manuscrits médiévaux et romans. Puis Lia Brunori CIANTI et Luca CIANTI envisagent à nouveau l'iconographie avec "Les instruments podologiques dans la médecine vétérinaire médiévale. Texte et iconographie", leur nomenclature, leur usage théorique et pratique, et la technique miraculeuse du ferrage de saint Éloi.

On passe à la thérapeutique avec Denis PARDEE, "Treize ans de recherche sur les textes et les soins hippiatiques en langue ougaritique", au XIIIème siècle av. J.-C., avec une traduction en français du texte le mieux conservé et des questions sur la traduction des

noms de plantes. Puis Marie-Thérèse CAM continue avec les plantes et explique comment “Doper les chevaux de course : les recettes de poudre de quadriges dans le corpus vétérinaire gréco-latin”, recettes copieuses et coûteuses, qui témoignent de l'importance sociale des courses. Rappelons que c'est Mme Cam qui a lancé la série de ces rencontres vétérinaires avec le colloque international de Brest, 9-11 septembre 2004, dont elle a publié les *Actes* aux Presses universitaires de Rennes, en 2007. Arrive Marie-Hélène MARGANNE avec “Les remèdes d'origine égyptienne mentionnés dans la médecine vétérinaire antique” en grec et en latin, et compare leur utilisation à celle qu'en fait la médecine humaine. Antonino ZUMBO expose “Le double traitement de la *buprestis*” (*Geoponica* 17,18) ; l'exemple de ce qu'on peut faire contre ce coléoptère lui permet d'affirmer que la tradition manuscrite de l'œuvre ne permet pas toujours de choisir entre deux versions. Maria-Teresa SANTAMARIA HERNANDEZ retrace la “Transmission pendant le Haut Moyen Âge d'une prescription *ad uermes in homine aut in caballo*”, des vers chez l'homme et le cheval, dans trois compilations, dont une seule était jusqu'alors connue, et cherche à identifier la plante utilisée, appelée *cromella*. Et enfin Maria Rosaria PETRINGA recueille les “Thérapies vétérinaires et pratiques magiques dans les *Cestes* de Julius Africanus” ; ces *Cestes* ou *Broderies* sont une encyclopédie des sciences et des arts en 24 livres dédiée à l'empereur Sévère Alexandre (*regn.* 222-235) et on y trouve notamment des formules d'ensorcellement et des descriptions d'amulettes vétérinaires.

On en arrive à la traduction et à la transmission des textes vétérinaires ; Joaquin PASCUA-BARREAL, ayant examiné les occurrences des mots *asinus* et *asellus*, y voit “les deux types d'âne domestique en latin classique”, *asinus* désignant selon lui l'espèce et l'âne de reproduction, *asellus* l'âne de service. Puis on en vient à deux auteurs avec, par Sandro BERTELLI, “La *Mascalcia* de Giordano Ruffo dans les plus anciens manuscrits en langue vernaculaire italienne conservées en Emilia Romagna” ; il avait déjà évoqué à Catane ce Jordanus Rufus, maréchal italien de Frédéric II de Sicile, écrivain scientifique et vétérinaire, et il reprend ici la tradition manuscrite de son œuvre. Et enfin Martina SCHWARZENBERGER, “La *Mulomedicina* de Theodoricus de Cervie. Nouvelles perspectives d'une approche interdisciplinaire”, avec le grand projet d'une nouvelle édition de l'œuvre de ce frère prêcheur, devenu évêque de Cervie, en Émilie, au XIII^{ème} siècle.

Sauf erreur, on attend toujours les actes du colloque “Chevaux, chiens, faucons”, qui avait eu lieu à Louvain-La-Neuve, 24-26 mars 2011, organisé par Anne-Marie Doyen et Baudouin Van den Abeele. On ne peut donc que féliciter (malgré quelques fautes de frappe) la “coordinatrice” de cette belle publication, rapide malgré les difficultés linguistiques déjà signalées, et le temps qu'a demandé la compilation d'un petit index des instruments et des pratiques en français, grec et latin. Le prochain colloque aura lieu à Munich les 29-31 mars 2017, organisé par Martina Schwarzenberger, Institut für Paleoanatomie.

Danielle Gourevitch

Paola ZAMBELLI, *Alexandre Koyré in incognito*, Museo Galileo, Istituto e museo di storia della scienza, Bibliotheca di Galilaena, Leo S. Olschki editore, Firenze, 2016, 288 p.

Née en 1936, Paola Zambelli, professeur émérite d'histoire de la philosophie à l'Université de Florence, qui écrit en italien, en anglais et en français, mais qui sait aussi assez d'allemand et de russe pour naviguer dans les fonds d'archives les plus hétéroclites, publie des livres depuis 1972 (*La formazione filosofica di Antonio Genovesi*) dont

L'ambigua natura della magia, 1991, *Magia bianca, magia nera nel Rinascimento*, 2004 et *Astrology and Magic from the Medieval Latin and Islamic World to Renaissance Europe*, 2012-2016, d'un intérêt tout particulier pour nos lecteurs. Elle s'est lancée cette fois dans une véritable aventure, celle de raconter la vie aventureuse d'Alexandre Koyré (Taganrog – sur la mer d'Azov – 1892 – Paris 1964). Le philosophe qu'il fut, spécialiste de Galilée, Copernic, Paracelse, Descartes ou Newton, élève malheureux de Husserl à Göttingen, chargé de conférences puis directeur d'études à la cinquième section (sciences religieuses) de l'École pratique des hautes études, avant de jouer un rôle dans la création, en 1947, grâce à l'appui financier de la Fondation Rockefeller, de la 6ème section qui allait devenir après lui l'EHESS, ou École des hautes études en sciences sociales, correspondant voire ami de tous les grands noms de la science, de l'histoire des sciences, de la philosophie, de la linguistique, a fait l'objet, en particulier depuis la célébration du cinquantenaire de sa mort, de multiples études, en France, aux États-Unis, au Brésil, aux Canaries, et j'en passe. Mais sa vie politique et militaire, sur laquelle il a gardé un silence prudent touchant à la maladie du secret, est presque inconnue. Sait-on qu'il fut adolescent conspirateur "socialiste-révolutionnaire" dans la Russie tsariste, en particulier à Rostov-sur-le-Don, ce qui fit que son père (riche homme d'affaire juif, né dans l'île de Mitylène, ayant obtenu le privilège du premier grade sur le tchin impérial ou table des rangs) pour lui éviter un procès l'expédia faire ses études à l'étranger ; qu'il s'engagea en 1914 dans la Légion étrangère où il était, paraît-il, cuisinier, avant de se retrouver dans l'Armée rouge, menant un jeu complexe avec les bolcheviques après la fin de cette première guerre mondiale ; qu'il fut six mois prisonnier des autorités françaises à Istamboul où il était sous le coup d'une condamnation à mort, journaliste pour l'émigration russe, très impliqué dans la protection des Juifs allemands cherchant à fuir l'Allemagne, professeur au Caire ; que, tandis que sa mère mourait sur la route en tentant de fuir les persécutions anti-sémites, il était secrétaire pendant la deuxième guerre mondiale d'une école privée universitaire à New York, où l'apprentissage du français pour les étrangers allait de pair avec l'endoctrinement gaulliste ; que, séduit par l'Amérique et en particulier par l'Institute for advanced study de Princeton, collaborateur du *Journal of the history of ideas*, faisant à partir de 1946 la navette entre l'Amérique et la France, naturalisé Français avec bien des difficultés, il se sentait trop francisé pour quitter définitivement la France.

Cet ouvrage fait honneur au Musée Galilée (autrefois Institut et Musée d'histoire de la science) de Florence, au bord de l'Arno, tout près de la Galerie des Offices. Malgré des répétitions un peu agaçantes et l'absence de bibliographie générale, c'est un livre passionnant, tant les Juifs de ce temps ont été le sel de la terre, et dont on regrette qu'il n'ait pas été écrit en français, tant l'histoire d'Alexandre Koyré est liée à l'histoire de France.

Danielle Gourevitch

Allison GLAZENBROOK and **Barbara TSAKIRGIS** ed. *Houses of ill repute. The archaeology of brothels, houses and taverns in the Greek world*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2016, 256 p.

Ce recueil de huit chapitres a l'ambition d'établir par des preuves archéologiques l'existence dans la Grèce classique d'établissements abritant des activités plus ou moins illicites ou clandestines, auberges, tavernes, bordels, maisons de jeu, etc. Le premier chapitre par TSAKIRGIS se demande "What Is a House ? Conceptualizing the Greek

House” (13-35), car il n’est pas si facile de définir une maison à la fois du point de vue du Grec de l’époque classique et de l’archéologue d’aujourd’hui, qui dispose des murs mais aussi des tessons de poterie et des outils et instruments que ceux-ci abritent. La question de la céramique est traitée dans le chapitre 2 (36-58) par Kathleen M. LYNCH “Can Pottery Help Distinguish a Brothel from a Tavern or House?” Elle estime, avec d’autres artisans de ce volume, que de grandes quantités de tessons de récipients à boire ou à servir la boisson sont en faveur de la désignation du bâtiment comme bordel ; ce qui paraît bien insuffisant comme preuve : il ne saurait s’agir d’une démonstration. On reste dans le domaine de la céramologie avec le chapitre 3, “Patterns of Amphora Discard from Houses, Shops, Taverns, and Brothels (59-74)” par Mark L. Lawall, qui pense qu’une famille modeste en Grèce devait jeter au plus près les amphores d’huile et de vin devenues inutiles, en des tas modestes, tandis que les décharges des boutiques étaient certainement plus considérables ; mais comment placer les ordures des bordels dans cette hiérarchie ? On arrive à un cas particulier avec le chapitre 4, “Building Z in the Athenian Kerameikos: House, Tavern, Inn, Brothel ?” (75-102) par Bradley A. Ault ; fouillé par l’Institut archéologique allemand de 1978 à 1981, on ne saurait vraiment trancher sur la destination de ce grand complexe archéologique du Céramique qui a servi sur la longue durée entre 430 et 86 av. J.-C. Le chapitre 5 nous transporte à Délos, avec, par Monika Trümper, “Locations of Ill Repute in Late Hellenistic Delos” (103-128), pendant l’indépendance de l’île (314–167 av. J.-C.), qui devenait un centre commercial très important, avec beaucoup de passage et donc des besoins très particuliers ! Retour en Grèce continentale et plus précisément à Corinthe avec David Scahill (chapitre 6), “Dining and the Cult of Aphrodite: The Function of the South Stoa at Corinth” (129-142), qui n’est toujours pas claire malgré des fouilles très sophistiquées. Que peut nous apprendre l’iconographie des vases, “Looking Inside on the Outside of a Pot” (143-168), avec Amy C. Smith ; hélas ici non plus on n’arrive pas à de claires conclusions, le choix des images n’étant nullement dicté par le désir de distinguer le public du privé. Enfin le chapitre 8 repose la question de départ, “Is There an Archaeology of Prostitution ?” (169-196) par Glazebrook. Ces hypothèses archéologiques et céramologiques décevront forcément l’historien de la médecine et de la santé publique. Les auteurs, prudents mais pleins de foi, se disent bien au tout début d’un chemin qui pourrait découvrir les traces archéologiques de la prostitution antique, avec tous les problèmes de propreté, de confort, d’adduction d’eau, d’alcoolisation, de santé privée et publique que cela implique.

Danielle Gourevitch

John H. ELLIOTT, *Beware the evil eye. The evil eye in the Bible and in the ancient world*, Volume 2, Greece and Rome, Clark and Co Ltd, Eugene, Cascade Books, 2016

Ce deuxième volume d’une série de quatre explore exhaustivement la croyance en le mauvais œil et les pratiques qui l’exploitent pour faire le mal et pour s’en protéger ; la mauvaise langue peut lui venir en aide, directement ou par les hideuses figures de la Gorgone ou de Mormo. L’œil humain se présente alors comme un organe actif qui fait passer les émotions du sujet (et en particulier l’envie et la jalousie) et attaque ainsi autrui, lequel se défend en peignant sur les objets les plus divers (vases, sols etc.) des yeux attaqués par des démons ou des animaux fantastiques, et en portant des amulettes, parmi lesquelles le phallus a la part belle, plus encore que la vulve féminine ; la fameuse *bullas* des garçons romains libres jusqu’à 17 ans en est une version “honnête”. Les préoccupations de santé, de virilité, de grossesse et d’enfantement sont les plus fréquemment expri-

mées ; mais on se méfie aussi de ce qui peut se passer dans les bains, ou de l'inconnu qui risque d'entrer dans la maison. Plus qu'un livre à lire, cet ouvrage est une mine d'or à consulter et reconsulte. Ci-dessous l'illustration de couverture, une fameuse mosaïque d'Antioche.

Danielle Gourevitch



Françoise OLIVIER-UTARD, *Une université idéale ? Histoire de l'université de Strasbourg, de 1919 à 1939*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 2016.

Parmi les universités françaises, celle de Strasbourg occupe une place à part. Née à la Renaissance, d'abord allemande, c'est en 1681 qu'elle passe sous le contrôle du royaume de France. De tout temps, située dans cette région frontalière de langue et de culture germaniques, elle a connu une longue tradition de cosmopolitisme au cours des changements successifs de nationalité qui rendent son histoire singulièrement complexe. Morcelée en périodes contrastées, elle justifie des analyses segmentées. Ce fut le choix de Françoise Olivier-Utard, qui vient de publier un livre à la documentation exhaustive sur l'histoire de l'Université de Strasbourg pendant la période de l'entre deux guerres, de 1919 à 1939.

Après une longue période allemande qui a duré presque cinquante ans, l'université de Strasbourg redevient française dans l'enthousiasme qui suit la victoire de 1918. Elle connaît alors une période de développement exceptionnel, bénéficiant de la volonté du gouvernement français désireux de créer une université modèle destinée à faire rayonner la France à l'étranger en attirant les étudiants de tous les pays. Pari réussi, jusqu'à la dégradation économique et la montée du fascisme à partir des années 1930.

Chapitre par chapitre, le livre détaille l'historique des transformations qui aboutissent à une nouvelle organisation interne de cette université hors norme. En 1919, l'Université française allait remplacer la *Kaiser-Wilhelm-Universität*. Celle-ci avait été inaugurée en grande pompe par le Kaiser le 1er mai 1872 dans un ensemble architectural tout neuf et unique en Europe. Elle était destinée à être un fleuron parmi les universités allemandes. Elle le fut, en effet, pendant plus de quatre décennies avec les meilleurs professeurs recrutés en Allemagne (Willelm Roentgen, Friedrich von Recklinhausen, Lujo Brentano...) pratiquant un enseignement de tradition humboldtienne : pour les professeurs, liberté du choix de leur enseignement, *Lehrfreiheit* ; pour les étudiants, liberté de choix des cours, *Lernfreiheit*.

Les Français avaient une autre image de l'Université. Leur projet était stimulé par le désir de revanche mais aussi par la hantise de la comparaison. Les professeurs "optants", c'est-à-dire ceux qui avaient quitté l'Alsace après son annexion en 1870 pour émigrer vers Nancy ou Paris, avaient suivi le développement de la *Kaiser-Wilhelm-Universität*. Ses succès dans le domaine scientifique, qui leur avait valu cinq prix Nobel (Physique : Conrad Röntgen en 1901, K.-F. Braun. Chimie : A. von Bayer 1905, Alfred Werner 1913 ; Médecine : P. Ehrlich 1908, et Alphonse Laveran en 1907, formé à Strasbourg avant de quitter l'Alsace en 1870), ne leur avaient pas échappé. Il fallait donc faire de la recherche une mission nouvelle dans les universités françaises, et d'abord dans celle de Strasbourg sur laquelle ne pesaient pas les structures administratives françaises. Il fallait aussi attirer de nombreux étudiants étrangers, en particulier d'Europe Centrale, pour plusieurs raisons : - avoir un recrutement suffisant car les locaux étaient vastes et les étudiants français des autres académies peu enclins à venir dans une région germanophone, - augmenter le rayonnement intellectuel français en Europe, - rivaliser avec les universités allemandes (Francfort venait de fonder l'Institut d'Alsace Lorraine).

À partir de 1920, le nombre des étudiants augmente de façon régulière, avec une arrivée massive de filles, d'abord issues de la bourgeoisie alsacienne, puis étrangères. L'analyse des effectifs montre un nombre important d'étudiants d'Europe Centrale. Un gros effort est fait pour l'accueil, le logement et les études, avec des cursus spécifiquement prévus pour leur permettre d'obtenir des diplômes utilisables dans leur pays.

Après avoir décrit les différentes structures et réseaux dans l'enseignement et la vie associative des étudiants, Françoise Olivier-Utard présente l'histoire de chacune des sept facultés qui ont constitué l'Université de Strasbourg de l'entre-deux-guerres, à commencer par les deux facultés théologiques, la catholique et la protestante, dont l'existence ne manque pas de surprendre de nos jours. Elles faisaient partie de l'héritage allemand, mais se sont maintenues, garantissant ainsi à l'Alsace et à ses églises leur reconnaissance malgré la loi de 1905. Contrepoids laïc à ces enseignements religieux qui formaient des ministres des cultes, un enseignement d'histoire des religions fut créé à la Faculté des lettres.

Toutes les facultés, Droit, Sciences, Lettres, Pharmacie, sont analysées en détail. Il convient ici de s'attarder avant de conclure sur la faculté de médecine. Comme le mentionne Françoise Olivier-Utard, « l'héritage allemand était colossal ». Autour de l'ancien hôpital, des bâtiments avaient été construits pour former un centre hospitalo-universitaire modèle, géré en partie par l'université, en partie par la municipalité. Les malades bénéficiaient d'assurances sociales, et les laboratoires de biologie avaient une renommée considérable. Georges Weiss, alsacien fils d'« optant », fut désigné comme premier doyen. Il prit soin de conserver le modèle allemand de l'hôpital destiné aux soins et à l'enseignement, mais, pour le cursus des études, il choisit le modèle français : stage clinique durant les années d'études et non, comme en Allemagne, après obtention du diplôme. En outre, en 1919, la faculté de médecine, en lien avec la municipalité de Strasbourg, réunit un ensemble de structures déjà existantes (hygiène municipale, chirurgie dentaire, sages-femmes, contrôle sanitaire des pharmacies...) en un Office municipal d'hygiène modèle, impliqué dans le suivi des maisons de santé, du contrôle des crèches, des dispensaires, et de l'hygiène scolaire. À partir de 1929, la médecine préventive est instaurée pour les étudiants avec visite obligatoire (elle sera ensuite généralisée dans toute la France par le ministre Jean Zay). Le professeur Parisot à Nancy ne tardera pas à suivre cet exemple et à créer un modèle analogue.

Enfin, l'étude extrêmement documentée (incluant l'énumération des chaires avec leur titulaire, les statistiques du nombre des étudiants de 1919 à 1939) est suivie d'un index biographique de tous les universitaires, en plus d'une iconographie des locaux et des professeurs principaux. L'historienne Françoise Olivier-Utard, maître de conférence à l'université de Strasbourg, a réalisé par cet ouvrage un exceptionnel document de travail qui pourra servir de bases à de nombreuses études ultérieures.

Simone Gilgenkrantz

Elisabeth M. CRAIK, *The 'Hippocratic' Corpus, Content and Context*, Routledge, London and New York, 2015, 306 p.

Les guillemets enserrant dans le titre le mot 'hippocratic' signifient que l'auteur (après Étrotien, Émile Littré, Ludwig Edeslstein ou Geoffrey Lloyd) est parfaitement au fait de la "question hippocratique", c'est-à-dire celle de savoir quelles œuvres du corpus sont certainement d'Hippocrate, certainement pas d'Hippocrate, peut-être d'Hippocrate ou d'un disciple d'Hippocrate, ou encore n'ont rien à voir avec Hippocrate, j'en passe et des meilleures ! Le corps de son livre se développe selon un schéma constant : pour chaque ouvrage (ou parfois groupe d'ouvrages, groupement sur lequel on pourrait discuter), soit 51, se succèdent les rubriques *text* (les éditions), *content* (résumé de l'ouvrage grec), *comment* (jugement sur l'ouvrage, partie où intervient le plus personnellement EC, se fondant sur des arguments de nature stylistique, linguistique, grammaticale etc.), *context* (en fait historique des jugements sur l'œuvre et des positions de celle-ci sur les autres médecins du temps), *date* (forcément approximative le plus souvent) et *notes* (très succinctes puisqu'elles renvoient à la bibliographie in fine, laquelle n'est d'ailleurs pas énorme). Le glossaire repose sur une excellente intention, celle de tracer un chemin entre les mots qui ont survécu du Vème av. J.-C. à nos jours en changeant de sens, carrément ou subrepticement; mais là il faut lancer un *caveat* au lecteur français, car l'anglais et le français n'ont pas forcément fait les mêmes choix. La carte du monde hippocratique de la page XIII est très petite, et défavorable aux presbytes pourtant nombreux parmi les actuels lecteurs du Corpus ! *The "Hippocratic" Corpus: Content and Context* sera longtemps utile aux anglophones, mais c'est le genre de livres, hélas, auquel ne se risque plus aucun éditeur français. La deuxième édition de *l'Hippocrate* de Jacques Jouanna (1995) reste donc indispensable au francophone, même non helléniste, intéressé par la médecine hippocratique.

Danielle Gourevitch